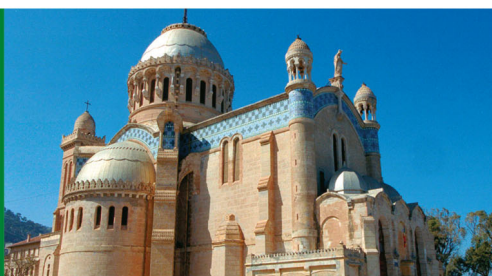


Une fin des temps

*Fragments
d'histoire
des chrétiens
en Algérie*



Pierre Boz

Une fin des temps

Pierre Boz

Une fin des temps

*Fragments pour une histoire
des chrétiens en Algérie
(1888-2008)*

Desclée de Brouwer

Avant-propos

Fin des temps, fragments pour une histoire...

Les motivations profondes de ce retour sur les « événements » qui se sont déroulés en Algérie au milieu du XX^e siècle ne sont inspirées ni par un sentiment de refus de l'Histoire avec ses conséquences, comme l'indépendance et la souveraineté algériennes, ni par un sentiment de haine ou de mépris pour ceux et celles qui l'ont faite. Même si cette histoire a laissé derrière elle, des vainqueurs quelquefois arrogants et des vaincus injustement humiliés.

Le temps commence à faire son œuvre.

Les événements passés se sont épurés.

Ils ne sont pas encore tout à fait lavés des passions dont ils furent entachés, mais suffisamment distants de nous, même si nous en avons été les témoins et en gardons une mémoire matérielle intacte, pour qu'il soit possible de revenir sur eux avec une certaine sérénité et sans ouvrir à nouveau des blessures à peine fermées.

Nous avons besoin de vérité.

Comme dans d'autres contextes, les événements vécus étaient tellement embués d'ambiguïté, de haine et de passions, tellement absurdes et aberrants que certains d'entre eux étaient apparus comme irréels, comme surgis de l'onirisme le plus pervers ou de la démence la plus irrationnelle. Le temps qui passe, loin d'apporter l'oubli, purifie et simplifie le vécu, le dégage de sa gangue passionnelle pour laisser place à la salutaire nudité des faits, à la réflexion, et à la découverte de la relativité, en même temps qu'à la complexité de toutes choses au regard de l'Histoire. Ce temps a été

précieux aussi pour intensifier la valeur et l'épaisseur des archives comparées, alignées sur des souvenirs, sur des émotions et sur des faits qui, à la longue, ont pu se figer, stratifiés dans une mémoire asséchée.

Enfin, d'autres témoins importants de ces événements commencent aussi à parler et à écrire.

La valeur de leur témoignage est inestimable.

Ces aveux, ces témoignages nous viennent d'hommes et de femmes qui, comme Mgr Henri Teissier, archevêque d'Alger, étaient restés en Algérie, après avoir opté pour son indépendance et acquis la nationalité algérienne. Pendant la guerre d'Algérie, ils étaient dans le camp « d'en face ».

Dans son ouvrage *Chrétiens en Algérie, un partage d'espérance*¹, Henri Teissier n'hésite pas à écrire longuement sur les « trois étapes de la mort d'une Église », en parlant de l'Église catholique d'Algérie, aux premiers jours et après l'indépendance de ce pays.

Il écrit :

« ... La faiblesse de notre Église est évidente. À l'indépendance de notre pays en 1962, [Henri Teissier parle comme un Algérien], un million d'Européens, presque tous chrétiens, ont quitté le pays. Avec eux sont aussi partis les quelques milliers de chrétiens d'origine algérienne et musulmane qui étaient devenus chrétiens, surtout en Kabylie et au Sahara pendant la période coloniale. Ce fut la première mort de notre Église, désormais privée de son peuple fidèle et bientôt de ses structures. »

La suite de ce texte, toujours sous la plume de l'ancien archevêque d'Alger, est la description dans le détail, de la « deuxième mort de cette Église, » à partir de 1993, avec l'assassinat des Européens à cause de leur qualité de chrétiens. C'était le temps des années noires vécues par l'Algérie, avec l'arrivée des

1. Henri Teissier, *Chrétiens en Algérie, un partage d'espérance*, Desclée de Brouwer, 2002, p. 61.

« fondamentalistes musulmans » favorisée par une profonde crise politique et morale.

La « troisième mort » de cette Église d'Algérie, toujours d'après Henri Teissier, a bien failli être définitive, avec l'assassinat au cours des années suivantes, de vingt prêtres et religieuses dans le seul diocèse d'Alger, dont les sept trappistes de Tihirine en mai 1996, et l'horrible attentat qui coûta la vie à Pierre Claverie, évêque d'Oran, et à son chauffeur, le 1^{er} août 1996.

Un évêque arabe

Le 24 mai 2008, cent vingt ans après le baptême des trois premiers adultes kabyles à Rome, le 24 juin 1888, c'est un prêtre jordanien, un Arabe, du patriarcat latin de Jérusalem, le père Ghaleb, Moussa, Abdallah Bader, qui succède à Mgr Henri Teissier comme archevêque d'Alger.

Est-ce que l'arrivée en Algérie, d'un évêque arabe a été impulsée pour éviter que la « troisième mort » de la communauté chrétienne en Algérie, annoncée par Mgr Teissier, soit définitivement évitée, comme enrayée ?

Sans être dans les secrets des tractations entre le Vatican et le gouvernement algérien autour de cette nomination, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître aux autorités de ce pays, un acte courageux dans l'acceptation sur ses terres, d'un évêque arabe, de langue et de culture arabes. On se souvient en effet, que dans les premières années qui ont suivi l'indépendance, les quelques églises coptes ou grecques-orthodoxes où se rencontraient pour prier dans leur langue, l'arabe, des coopérants arabes chrétiens du Proche-Orient en poste en Algérie, furent fermées sur ordre de la police algérienne, sous prétexte que la langue arabe ne peut être que la langue des seuls musulmans, parce que « langue révélée par le Coran ».

Y a-t-il dans cette nomination, une indication nette du Vatican qui voudrait en finir avec une Église catholique d'Algérie, toujours

en mal de « décolonisation » et toujours suspecte de relents et de regards vers la France qui, depuis 1830, l'avait établie « par force » dans le pays ?

Y a-t-il dans les intentions de Rome, la volonté de « refonder » une autre église enfin dépouillée de l'épouvantail colonial et plus teintée d'Orient, et ainsi plus véritablement algérienne ?

On doit reconnaître qu'après l'indépendance de l'Algérie, des efforts considérables avaient été consentis et déployés parfois jusqu'à l'absurde, par les membres de l'Église catholique de ces derniers temps, pour lui imprimer un caractère algérien.

Les incessantes déclarations d'« algérianité » de son Église étaient devenues comme un *leitmotiv* permanent dans les écrits et le discours de ce merveilleux et malheureux évêque Pierre Claverie, assassiné dans « sa ville d'Oran », le soir du 1^{er} août 1996, au retour de Tihirine, où il avait rencontré le ministre français des Affaires étrangères de l'époque. Lui-même, Pierre Claverie n'aura pas eu le privilège de la citoyenneté algérienne.

Un souffle nouveau va-il traverser l'Algérie ?

Sûrement pour un temps, les chrétiens d'origine européenne ou d'origine algérienne seront absents des terres algériennes.

Pour combien de temps ?

La « première mort »

L'intérêt de ce modeste ouvrage sur des « fragments pour une histoire des chrétiens en Algérie » s'arrête sur la « première mort de l'Église d'Algérie, désormais privée de son peuple, et bientôt de ses structures », selon les mots terribles de Mgr Henri Teissier.

Il fallait bien qu'un jour, un retour soit fait sur la genèse et l'histoire de ces quelques milliers de chrétiens originaires de Kabylie, venus de l'islam, dans des conditions tout à fait singulières, quelques décennies après la conquête de l'Algérie en 1830, par les armées d'une « nation chrétienne. » Leur « conversion » est apparue tout à fait insupportable, impensable pour beaucoup d'Algériens de

religion musulmane, surtout aux premiers temps de leur indépendance. Une réflexion même modeste était nécessaire sur l'existence des chrétiens kabyles, qui a soulevé tant de passions en France, où leur existence en diaspora, était occultée par les Pères Blancs, pourtant à l'origine de cette communauté. Il fallait aussi remettre cette communauté face à son pays de départ, l'Algérie à nouveau confrontée aux « conversions » avec l'arrivée sur ses terres, des puissants « évangéliques ». Car, sous-tendant ces réflexions, apparaît brutalement l'impossibilité pratique pour une « nation musulmane » d'accepter comme citoyens à part entière des non-musulmans. Cette impossibilité a totalement échappé aux interlocuteurs français des accords d'Évian, et aux conseillers du général De Gaulle.

Il fallait bien qu'un jour lumière soit faite sur un personnage important de l'Histoire récente de l'Algérie. Le cardinal Léon-Étienne Duval est reconnu par l'Algérie comme l'un des héros de son indépendance. Il fut violemment critiqué par une grande partie de la communauté européenne d'Algérie, en majorité chrétienne vers laquelle il avait été envoyé comme évêque. Il lui a été reproché d'avoir soutenu, par souci de moral et de justice, le peuple algérien dans sa seule composante « arabo-berbère » dans le combat pour son indépendance, dans l'oubli total du peuple pied-noir dans son droit à rester lui aussi, en Algérie. Des historiens et des théologiens commencent à s'intéresser aux écrits et déclarations de ce prélat, avec une importante question en suspens : l'homme d'Église, en Occident, peut-il être à l'origine et promoteur d'un choix politique parmi d'autres possibles, avec le soutien à un engagement armé, pour faire cesser une injustice ?

Comment une injustice d'État plus que centenaire comme l'a été la « dérive coloniale » dont a été accusée la France en Algérie, a-t-elle pu être distribuée, attribuée à chacun des citoyens vivant dans ce pays ?

Enfin, le temps est venu d'évoquer aussi, le drame vécu par une partie de la communauté européenne, engagée dans l'OAS civile, les quinze derniers mois de l'Algérie française.

Cette organisation terroriste, à l'image du FLN, ne fut pas d'inspiration nazie, comme l'a écrit un peu trop vite dans ses « mémoires » Mgr Duval. Ceux et celles qui en firent partie, encore maintenant, en parlent comme du plus grand errement de leur vie. Ils tentent d'oublier les actes de folie et de mort qui leur furent imposés par la haine et le désespoir. Là aussi, perdure, lancinante, une autre interrogation :

Qui furent les meneurs véritables de ce mouvement, et pourquoi tant d'horreurs et de massacres ?

À travers les questions posées, même si dans leur matérialité, elles peuvent évoquer souvent malheurs et regrets, l'on pourra constater qu'aucune haine, aucune rancune, aucun esprit de vengeance, ne traversent les pages qui vont suivre.

Nous avons voulu délibérément entrer dans les zones remplies d'ombres, de stratégies cyniques et de sang versé autour des enlèvements, des disparitions d'hommes et de femmes durant ces années tragiques de la guerre d'Algérie. Ces enlèvements et ces disparitions ont concerné nos compatriotes aussi bien musulmans que pieds-noirs.

Le récit de l'enlèvement et la disparition du père Pierre Montet et de ses deux jeunes compagnons, nous ont semblé exemplaires, pour expliquer l'ambiance de « fin de monde » vécue en Algérie, dans les dernières semaines précédant l'indépendance. Le malheur a voulu que je sois un témoin très proche de l'événement.

L'Église des pieds-noirs

Enfin, une attention particulière a été portée à une réalité qui aurait pu être ou devenir l'Église des pieds-noirs.

Cette appellation n'est pas une provocation.

Pendant des décennies, il existait en Algérie, des églises, des patronages, des lieux de pèlerinage tenus, fréquentés, vénérés par des hommes et des femmes que nos compatriotes musulmans reconnaissaient comme chrétiens pieds-noirs. Le nombre de prêtres et de religieuses d'origine pied-noir était en constante

progression, à la fin de la guerre d'Algérie. A bien existé une amorce d'« Église pied-noir » qui a disparu de la terre d'Algérie, comme l'a reconnu Mgr Teissier lui-même, avec le départ massif de ses fidèles au moment de l'indépendance du pays.

Avant de disparaître, elle fut accusée de tous les maux par beaucoup de gens.

Était-elle bâtie sur une injustice, une imposture qui la condamnait devant Dieu et devant les hommes, comme l'a prétendu Alfred Berenguer, prêtre du diocèse d'Oran, mais aussi animateur important du Croissant-Rouge algérien à l'étranger durant les dernières années de la rébellion ?

Malgré la lourde part de ténèbres qui se répandra à l'évocation de certains événements vécus, malgré les cris d'horreur qui peuvent encore sourdre avec le rappel de certains faits qui ne se produisent que dans les guerres fratricides, comme ce fut le cas durant la guerre d'Espagne, on ne pourra pas effacer de l'Histoire, la première expérience de vie commune entre chrétiens et musulmans, sur une même terre, dans l'usure de la vie quotidienne et l'épreuve du temps, en temps de paix et en tant de guerre ; et cela, pendant près de cent ans...

Cette expérience de vie commune, aurait pu devenir cohabitation et rencontre.

Il faudra bien qu'un jour, cet acte manqué soit effacé de la mémoire des hommes.

Il faudra bien que la marche vers l'homme reprenne ses droits dans ce pays de passions, de pistes ouvertes sur l'infini, dans ce pan de ciel où la lumière est si dense qu'elle suinte d'invisible, autour de cette mer qui n'a plus ni terres ni frontières, ouverte à tous les vents et à tous les impossibles.

L'avenir et le souffle de la mer

L'avenir se tisse au jour le jour par des hommes et des femmes qui, après la tempête, se remettent à rêver, à désirer, à aimer, qui